

– C'est comme un travail de bureau, m'avait dit ma mère.

Pour elle, comme pour toute ma famille, ce travail était une « planque ». Le monde était séparé en deux : d'un côté ceux qui mettaient les mains dans la terre ou le cambouis, de l'autre ceux qui ne risquaient pas de se salir, les planqués. Avoir un travail propre était déjà le signe que l'on avait quitté l'ornière, qu'on n'était plus du même monde. Aussi ne l'avais-je pas contredite. Savoir que je m'éloignais d'eux, ainsi bien plus que par la distance, lui était déjà difficile. Inutile d'ajouter à ce sentiment la contrariété d'entendre son fils réfuter une idée fixée en elle depuis toujours. J'abondais donc dans son sens et m'abstenais de lui décrire ce en quoi consistait ce travail. Comment pouvais-je lui parler d'art contemporain ? C'était un univers qui lui était étranger, inconnu même. Pour elle, la révolution plasticienne correspondait à l'arrivée du Tupperware. Lui parler d'art eût été vain. C'était là des subtilités qui ne l'intéressaient pas. Comme mon père, elle avait été contrainte à la nécessité seule depuis son plus jeune âge. Jamais elle n'avait rencontré la personne qui aurait pu lui signaler l'existence de ce chemin.

L'art n'éveillait pas davantage de curiosité chez mon frère. Savoir pourquoi, savoir comment cette question de la création artistique en était venue à occuper chacune de mes pensées à l'adolescence quand, alors que nous avons reçu la même éducation de la part des mêmes parents et dans le même environnement, mon frère avait jeté son dévolu sur la mise en pièces de toutes les machines à bout de souffle qui lui tombaient sous la main reste un mystère. Son intérêt pour la question mécanique se comprend aisément. Il suffisait de fouiller dans le fatras qui encombrait le garage ou d'escalader le tas de ferrailles qui encombrait le fond du jardin pour trouver matière à son expression. En revanche, rien ne m'invitait à prendre le chemin de la culture. Celle-ci venait peu jusqu'à nous et ses rares incursions dans notre monde s'opéraient, le plus souvent, par l'intermédiaire de la télévision et suscitaient chaque fois un rejet immédiat. Bernard Pivot par exemple n'était pas le bienvenu. Dès l'apparition du visage du présentateur à l'écran, aux premières notes du *Concerto pour piano n° 1* de Rachmaninov, ma mère se levait et changeait de chaîne en pestant contre *Apostrophes*, cette émission dans laquelle ils ne faisaient que parler de livres. Puis elle se

replongeait dans ses mots croisés, son unique loisir, sans même écouter le programme qu'elle avait choisi. Dès lors, les livres m'étaient apparus comme autant de territoires interdits dans lesquels je m'aventurais malgré cette forme de mise en garde proférée par ma mère, et je pris l'habitude de me rendre, chaque mercredi, à la bibliothèque municipale pour y emprunter quelques volumes. Sans doute est-ce là le point de départ de toute mon histoire, car j'y rencontrai le jeune bibliothécaire qui m'éveilla au cinéma. Aux réalisateurs qu'il me fit découvrir s'ajoutèrent ceux que je voyais au hasard des programmes télévisés. J'appréciais tout particulièrement la comédie à l'italienne et me régalaïs devant les films de Mario Monicelli, Luigi Comencini ou Dino Risi. Plus tard, Renoir, Carné, Bresson firent leur apparition dans mon univers. La diffusion de leurs films au « Cinéma de minuit » assurait ma fidélité sans faille à ce programme, à la consternation de mes parents qui ne comprenaient pas pourquoi je m'intéressais à ces vieilleries en noir et blanc et, de surcroît, en version originale sous-titrée. Ils ne comprenaient pas non plus pourquoi, le dimanche soir, je ne m'installais pas avec eux devant le film de TF1, pour regarder Charles

Bronson ou Clint Eastwood administrer une justice expéditive ou pour m'esclaffer devant des comédies faciles, convenues et déjà d'un autre temps. Aux premières notes du générique qui annonçait « Le Cinéma du Dimanche soir », tandis que les lettres de néon venues de Las Vegas s'affichaient sur la musique composée par Vladimir Cosma, je filais dans ma chambre. Au fond, je réagissais comme ma mère avec Rachmaninov. Je cherchais déjà une autre voie. Quand, dans la droite ligne de ce que mes parents attendaient, mon frère, qui lui s'installait sur le canapé aux côtés de mes parents chaque dimanche, quittait l'école pour l'apprentissage, je poursuivais mon parcours scolaire et intégrais un lycée bordelais, loin du village où nous habitons.

J'ai quitté le parvis de la cathédrale et j'ai traversé le bras de la Seine qui longe l'île au sud afin de rejoindre le quai de Montebello. Comme des milliers de pèlerins avant moi, je me suis engagé sur le chemin de Compostelle. J'ai remonté la rue Saint-Jacques, évitant de nouveau Saint-Michel et ses trop nombreux touristes dont la foule, malgré l'heure tardive, débordait encore de la rue de la Huchette. À l'autre bout

coulait la fontaine de l'archange. J'ignorais si c'était après avoir vaincu le dragon que le saint était monté en grade dans la hiérarchie des anges. Une fois encore, j'ai ressenti les carences de mon éducation anticléricale. Comme lui, je voulais terrasser la bête, exorciser ce mal qui se trouvait en moi pour partie. Je ne pouvais me résigner au fait que tout s'était joué avant même ma naissance, que ce que je serais dépendrait autant, sinon plus, des accomplissements de ceux qui m'avaient précédé que des miens. J'ai mis toute l'énergie qu'il m'était possible à contredire un avenir tracé, à quitter le sillon prédéfini; mais aussi loin que je pouvais m'en écarter, et malgré mes efforts, je gardais en moi, dans mon esprit, comme une marque au fer rouge, l'empreinte sociale indélébile, le sceau de mon appartenance à la classe populaire. Quelle que soit la profondeur de pénétration du soc de ma charrue dans la terre que je m'étais choisie, elle ne serait jamais la mienne.

Mon frère, lui, est resté au pays tandis que je l'ai fui. Nous évoluons dans des univers opposés, séparés l'un de l'autre, étrangers l'un à l'autre. Qu'aurions-nous à nous raconter, de toute façon, sinon les épisodes de notre enfance sur lesquels nos regards divergeraient sans doute ?

Mais je garde le souvenir précis des dernières entreprises que nous avons menées ensemble. Il ignorait qu'elles me permettraient bientôt de prendre mon envol. C'était l'été des dix-huit ans de mon frère. Il venait d'obtenir son permis de conduire que nous avons fêté comme il se devait : en nous soûlant au mazout, une mixture à base de Coca-Cola et de Ricard qui faisait alors fureur chez les jeunes et que le patron du Café du Centre nous servait en secouant la tête d'incompréhension. Mon frère manquait encore d'assurance pour s'engager sur la départementale et nous n'étions pas allés très loin pour célébrer sa réussite. Ce soir-là, la vieille 4L que mon père lui avait offerte pour l'occasion resta garée sur la petite place située derrière l'église et nous parcourûmes à pied les huit cents mètres qui nous séparaient de la maison. Son rêve était d'acquérir un coupé sport, une Fiat 850 que vendait un habitant du village. Ce dernier avait promis de la lui garder jusqu'à l'automne. Il avait deux mois pour rassembler l'argent. J'avais quinze ans alors. Quelques semaines plus tard, j'allais intégrer le lycée Montesquieu à Bordeaux, dans le quartier huppé du Jardin public, et je ne voulais pas faire la rentrée des classes vêtu comme un péquenot. J'avais besoin

d'argent, moi aussi, pour renouveler ma garde-robe. Nous décidâmes de consacrer notre été à la collecte et à la vente de ferraille. Ce n'était certes pas l'activité la plus lucrative qui fût, mais c'en était une qui ne demandait aucun savoir-faire, sinon celui, aisément acquis, de distinguer les différents métaux. Très vite, nous fûmes opérationnels. Au fond de notre jardin traînaient quelques vieilles ferrailles inutiles, entassées là depuis si longtemps que personne ne savait qui les y avait un jour déposées. Les métaux qui étaient rachetés au meilleur prix nous intéressaient avant tout : le cuivre, l'aluminium, le zinc, le plomb. Du matin au soir, nous démontions des moteurs de voiture, des machines à laver. Ma mère se réjouissait de voir enfin diminuer cet amoncellement de vieilleries. Nous écumions aussi le village en quête de rebuts susceptibles d'alimenter notre quête, visitions, le soir venu, les chantiers en cours dans les zones pavillonnaires, en plein développement alors, sur lesquels nous récupérions les chutes de tuyaux de cuivre abandonnées par les plombiers et les morceaux de câbles électriques qu'il fallait ensuite dénuder. Pour cela, nous les passions à la flamme afin d'en faire fondre le plastique, provoquant une

épaisse fumée noire et nauséabonde qui envahissait le voisinage.

Une fois par semaine, nous chargions la 4L pour aller vendre notre récolte chez le récupérateur de métaux qui officiait au Pian-Médoc, à quelques kilomètres. Nous partageons les quelques francs que nous donnait le ferrailleur. Dans cette entreprise, il nous arriva même de désosser une voiture entière qu'un voisin entreposait dans son jardin depuis des années. Nous lui proposâmes de l'en débarrasser, ce pour quoi il nous paya. Il nous fournit par la même occasion la matière de notre petit commerce. Mon père avait râlé en découvrant l'épave que nous avions remorquée jusque chez nous, mais, au fond, il était satisfait de voir ses fils travailler plutôt que de traîner du matin au soir.

À la fin de l'été, j'avais pu m'acheter un Levi's 501, un polo Lacoste et des baskets Adidas. J'avais même pu mettre un peu d'argent de côté. J'étais paré pour la rentrée des classes. J'ignorais alors qu'il n'y avait rien de plus tarte que de se présenter avec des vêtements neufs ce jour-là. Comble du ridicule, ma mère, soucieuse que son fils fût vêtu impeccablement pour son premier jour au lycée, avait repassé mes vêtements avec soin, jusqu'à former un pli droit sur le

devant de mes jeans. Il me fallut de longs mois pour effacer l'image de paysan qui monte à la ville à laquelle m'associèrent mes camarades de lycée. Aujourd'hui je sais qu'un gentleman met un point d'honneur à toujours se présenter dans des costumes de bonne facture mais un peu défraîchis. Sans cette précaution, on passe pour un plouc voire pour un nouveau riche.

Faute d'avoir réuni la somme nécessaire, mon frère avait vu lui échapper le coupé Fiat dont il rêvait. Pour compenser sa déception, il avait acheté un jeu de jantes larges pour sa vieille Renault. Il dut malheureusement les démonter le jour même. Trop larges, elles lui interdisaient le passage du portail construit par notre père, avec notre aide, quelques années plus tôt. Il les échangea contre un volant sport et une paire d'appuis-tête mais l'illusion n'y était pas. La 4L restait poussive et gardait ses airs de voiture bon marché.

Celle-ci nous fut bien pratique cependant lorsque, l'été suivant, nous fîmes la tournée des campings de la Côte pour vendre aux touristes allemands et hollandais du vin que nous avions négocié à bon prix auprès de producteurs locaux. Sans faire fortune, nous dégagâmes de cette nouvelle entreprise un bénéfice bien

supérieur à celui de l'année précédente. Dès le milieu de l'été, mon frère s'était mis à la lecture des petites annonces automobiles, en quête, avant même la fin de l'exercice, de celle qui viendrait remplacer sa guimbarde. Nous étions sur la bonne voie et prêts à nous y engager de nouveau aux prochaines grandes vacances.

Malgré cette promesse, à l'approche de l'été suivant, quand mon frère évoqua la reprise de notre commerce – il voulait remplacer la Peugeot 104 acquise à l'issue de l'été précédent par une Renault 15 –, je lui avouai que je ne pouvais me joindre à lui. Un ami du lycée m'avait invité dans la résidence secondaire de ses parents au cap Ferret, dès la fin des épreuves du bac de français. Grâce à ce même ami, j'avais trouvé une place de serveur dans un café du Canon, un village de pêcheurs situé à quelques kilomètres du lieu de villégiature favori des riches familles bordelaises. J'avais alors dix-sept ans et j'aspirais à un vrai job d'été. Je ne pouvais plus me satisfaire d'une combine hasardeuse. Aussi, je ne laissai pas passer cette aubaine. Je n'en avais rien dit à mon frère d'abord, ni à mes parents, conscient de la rupture qui commençait à s'opérer entre nous. Au lycée, en deux années, j'avais rencontré de nouvelles personnes,

découvert de nouveaux univers. À partir du milieu de l'année de la classe de première, afin de m'épargner des aller-retour entre Macau et Bordeaux, prétextais-je auprès de ma famille, je dormais, une fois par semaine d'abord, puis de plus en plus souvent, chez cet ami dont les parents conciliants m'accueillaient volontiers. Parfois, quand mes horaires coïncidaient avec les siens, il m'arrivait de profiter de la voiture de mon professeur de français, madame Rosenberg, qui habitait à Margaux, village situé quelques kilomètres après Macau. Nous passions d'abord par le lycée Beau-de-Rochas pour récupérer son mari qui enseignait la musique aux classes de deuxième année de mécanique et qui n'osait plus venir avec sa voiture, une 2CV, depuis que ses élèves l'avaient mise en pièces et remontée dans sa salle au troisième étage. Bien qu'il apprécîât la plaisanterie, il préférait ne pas tenter ses jeunes apprentis dont il connaissait le goût pour le comique de répétition et leur éviter ainsi des ennuis avec l'administration qui, elle, goûtait peu ce genre de débordements potaches, comme il les qualifiait lui-même. Les trente minutes de trajet se transformaient, chaque fois, en discussions enjouées dont les sujets étaient exclusivement culturels. Je savourais ces

échanges qui portaient sur d'autres points que ceux du prix de la viande et de l'essence ou des derniers résultats des Girondins de Bordeaux dans le championnat de football. Ils me conseillaient des expositions, des films, des musiciens... Grâce à eux, je poussai les portes du musée des Beaux-Arts, découvris les comédies musicales, Gene Kelly, Fred Astaire, entendis parler pour la première fois du Rat Pack, de Thelonious Monk, de Satie... Il leur arrivait même de chanter en chœur pour que je découvre un morceau qu'ils appréciaient en particulier. Je m'étonnais toujours de leur grande culture.

– Mais comment faites-vous pour connaître tout ça? Comment pouvez-vous tout retenir? avais-je fini par leur demander.

– Il n'est pas possible d'oublier quelque chose que l'on aime, m'avait répondu madame Rosenberg.

Son mari lui avait alors pris la main et ne l'avait lâchée que bien plus tard, contraint par la nécessité d'un changement de vitesse. Jamais je n'avais vu ce geste d'affection entre mes parents. Et pourtant ils s'aimaient. De ça, je ne doute pas. Mais les manifestations de tendresse étaient peu fréquentes chez nous.